

553



*Petit Courrier des Dames  
Rue Meslée N.º 25.  
Robe de Cachemire, Bonnet et fichu de crêpe.*

Nº X

CC

C  
C

des

www  
C  
dont  
Pr

50  
1 f

AU I  
Chez  
St.  
MAR

Chez

Chez

Chez  
Les

www

C

ture  
cette  
pouv  
man  
grets

553

(IV<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> XIX.—TOME VII.

145

5 OCTOBRE 1824.

# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois . . . . . 9 fr.  
pour six mois . . . . . 18  
pour l'année . . . . . 36  
50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.



ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

Chacun le sait : il n'est pas d'éternelles douleurs ; si la nature a mis en nous la faculté de sentir vivement le chagrin, cette bienfaisante nature n'a-t-elle pas aussi donné au tems le pouvoir d'en dissiper l'amertume ? et la raison ne nous commande-t-elle pas, à son tour, de modérer d'inutiles regrets ? . . .

Que nos aimables abonnées se rassurent donc ; c'est pour la dernière fois que nous présentons à leurs yeux ces lugubres parures qui, rappelant sans cesse à leur pensée le malheur qui vient de nous frapper, doit troubler la sérénité de leur ame, et altérer cette douce gaité, heureux attribut de la jeunesse.

Déjà des transports de joie se sont mêlés aux accens de la douleur : la plus brillante espérance luit à nos yeux, pour nous annoncer l'aurore des beaux jours dont nous allons jouir. Élançons-nous vers cet heureux avenir ; et, quittant bientôt ces vêtemens funèbres qui effarouchent les Ris et les Amours, rendons aux Grâces leurs fraîches et brillantes parures, en observant toutefois d'y joindre quelques ornemens qui rappellent que le bonheur qui nous est préparé ne doit pas effacer le souvenir du bien que nous avons perdu.

Nous avons donné successivement trois costumes de deuil ; celui que nous donnons aujourd'hui, et qui sera le dernier, est le plus généralement adopté pour les dames qui cherchent à concilier l'étiquette avec le goût de la mode du jour.

Nous avons déjà vu des robes en gris perle, d'autres en lilas qu'on dispose avec des ornemens noirs. Les mancherons ouverts, sur le milieu, étaient garnis de ruches en tulle noir ; de longues manches toujours très-larges, en crêpe, de la couleur de la robe, étaient fixées vers le bas par trois bracelets en fer de Berlin.

On brodera beaucoup de robes en jais. Nous en avons admiré une en tulle de soie blanche, qui devait être garnie de cinq volans en blonde. Au-dessus de ces volans était dessinée une broderie qui devait être exécutée en jais.

Les coiffeurs se proposent d'offrir des coiffures de demi-deuil, d'un genre aussi nouveau qu'avantageux à la physionomie. Ces Messieurs nous ont communiqué leurs idées, et nous croyons qu'elles ne laisseront rien à désirer pour le goût et la grâce ; mais elles perdraient une partie de leur mérite, si nous en laissions transpirer l'intention ayant de

les offrir à nos abonnés, ce que nous ferons vers la fin de ce mois-ci.

M. Mathieu, marchand tailleur à Strasbourg, ayant découvert la manière de faire les manteaux pour homme sans couture et sans chateau, avec la même quantité de drap qu'il faut pour ceux avec couture et chateau, offre ses services au public. Cette nouvelle méthode, outre l'avantage de donner la faculté de couvrir parfois l'aunage, offre encore celui de pouvoir faire par la suite tout autre emploi du manteau, le drap n'étant pas découpé; il prie les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, de lui adresser les commandes et échantillons rue des Ouvriers, n° 16, à Strasbourg.

UN SOUVENIR DE 1823,

ou

LA MAISON DE MON PÈRE.

Dix ans s'étaient écoulés depuis que je n'avais vu la maison de mon père, où j'avais passé les premières années de ma vie. Des affaires me forçant à quitter Paris, mon pays natal, et m'appelant à Avignon, je résolus d'aller jusqu'à Lafoux, petit village à quatre lieues de Nîmes, visité par quantité de voyageurs qui s'y rendent des contrées les plus lointaines, pour venir admirer le superbe pont du Gard. En effet, rien de plus majestueux que ce pont surmonté de trois rangs d'arcades, entièrement bâti de pierres de taille, posées à sec sans ciment, et dont plusieurs embrassent toute la largeur de la pile! Rien de plus grandiose et de plus simple à la fois que son architecture, qui est d'ordre toscan! J'étais certain d'avance, en me rendant dans ces lieux, en allant visiter cette maison où tant de jours heureux s'étaient écoulés pour moi dans la compagnie de mes chers parens, que mon imagination me retracerait sans peine toutes les personnes dont la mémoire se liait à ce souvenir. Là celle des auteurs de mes jours, que j'avais perdus depuis long-tems, me devait être plus récente que partout ailleurs; il me semblait déjà éprouver ce plaisir mélancolique que je ne pouvais manquer de sentir, en passant la porte de la maison où j'avais passé tant

de fois, et en regardant la place où mon pauvre père avait coutume de s'asseoir.

Treize années avaient fui depuis l'instant où ma mère se tenait dans cette pièce, ayant sur ses genoux Félicie. (C'était le nom de ma jolie sœur, nom charmant qui devait m'être un jour plus cher encore en devenant celui de la maîtresse de toute mon existence!) O ma bonne sœur! pardonne-moi cette pensée! le ciel, en te ravissant à ton frère, a voulu lui laisser du moins une consolation, en déposant toutes tes vertus dans le cœur de celle qui est ta vivante image, dans le cœur de ma Félicie.

Tout en m'occupant de ces pensées, j'aurais pu passer, par anticipation, une journée entière dans cet asile si cher à mon cœur, et que je croyais déjà parcourir. Ni la fraîcheur délicieuse du matin, ni la beauté du ciel de la Provence, rien ne pouvait me distraire de mes rêveries; j'avais, sans m'occuper des objets qui m'environnaient; je ne sais quel instinct m'arrêta tout à coup. J'étais devant la maison de mon père! Elle était inhabitée et en ruine: le vent soufflait par des vitres cassées. Une espèce d'aile, qui contenait autrefois ma chambre, avait été abattue pour élargir la route sur laquelle elle avait été prise. Des améliorations de ce genre, quelque nécessaires qu'elles soient, nous enlèvent les plus précieux objets de nos souvenirs. Ces souvenirs de peines et de plaisirs passés, sont, pour des milliers de personnes, enveloppés dans la suppression d'une rue, ou dans la coupe d'une avenue. Sous ce rapport, les acheteurs de briques, de pierres et de vieux matériaux, sont les ennemis jurés, la bande noire, si je puis me servir de cette expression, de toute notre vie poétique.

La vue de notre ancienne maison affligea mon cœur; mais je me félicitais encore d'en retrouver la plus grande partie entière, de pouvoir y entrer, et visiter l'appartement où mon jeune cœur avait palpité avec délice aux moindres bontés de mon père et de la meilleure des mères; car, à mon avis, c'est un bienfait de la divinité, un vrai trésor, qu'une bonne mère; le père le plus tendre est loin de l'égal.

Je me procurai, avec quelques difficultés, d'un vieux voisin, la clé de notre habitation délabrée. Il se souvenait parfaitement que ma famille y avait résidé. Nous y entrâmes en-

semble; j'éprouvai ce vif sentiment de douleur qu'inspirent des lieux où l'on se rappelle de s'être vu avec des êtres chéris, et qui ne sont plus.

Mon compagnon n'était pas disposé à partager mes sensations, et je me débarrassai de sa société en parcourant les appartemens où le jour pénétrait à peine. Quelque triste que fût l'aspect qu'il me présentait, il n'ajoutait que peu aux sombres pensées qui remplissaient mon cœur; j'étais ému comme un pieux pèlerin à l'aspect d'une vieille chapelle qui lui rappelle l'objet de son culte; cependant je sus me rendre maître de cette émotion, et j'entrai dans la chambre où se tenait ordinairement ma famille pendant mon enfance. Tout était silencieux, morne et désert; l'ameublement, la couleur des tapis, les papiers mêmes de tenture, deux ou trois cartes de visite ou d'invitation, je passai tout en revue. Je me rappelai la partie du mur où j'esquissais avec mon jeune camarade les profils de nos ombres à la lumière d'une bougie. Un nom écrit sur une fenêtre me frappe soudain, c'était celui de Félicie, que j'écrivais partout avant qu'il fût gravé dans mon cœur. Où étaient les amis que j'avais vus alors dans ces lieux? je regardais autour de moi, et n'en trouvais aucune trace; je les appelais, l'écho seul redisait leur nom. J'entrai dans la pièce qui me servait de salle d'étude, je m'assis sur un vieux tabouret, que je trouvai dans l'appartement, et qui était couvert de poussière. Un papier traînait, je le ramassai avec empressement; il contenait des vers, les premiers que je fis; ils célébraient les vertus de mes chers parens, je les lus et relus avec une joie mêlée d'amertume. Plus loin, j'aperçus la place où mon père écrivait, je m'imaginai qu'il était encore là. Son pupitre, ses papiers, quelques livres qu'il affectionnait, Racine, Boileau, Corneille, tout était encore visible à mon esprit, comme il l'avait été autrefois à mes regards. Obligé de quitter ces lieux, et de m'arracher à de si doux souvenirs, je descendis, et lus mon nom sur la boiserie. Il y avait treize ans qu'il y était gravé. J'entrai en silence dans le jardin où j'avais passé tant d'heures délicieuses! le gazon n'était point fauché, l'herbe y croissait de toutes parts; les feuilles commençaient à tomber, je les foulais à mes pieds, et leur bruissement remplissait mon ame d'un sentiment indicible. Je m'assis sur le tronc d'un vieux arbre. Ah! me dis-je? qu'est-

elle maintenant, la maison de mon père?... rien... qu'un conseiller muet qui s'adresse à mon cœur, et me rend compte de la décadence et du néant des choses humaines. Un ormeau planté le jour de ma naissance ombrageait maintenant de ses feuilles un banc rustique, ou plutôt ce qui en restait, consistant en une planche à moitié détruite par le tems. Ma famille déjeûnait souvent sous ce berceau de verdure... que renferme-t-il maintenant?... trois tombeaux... où est-il le tems où les accents de la joie se faisaient entendre dans ces lieux, où je faisais tant de projets sitôt détruits que conçus? je n'apercevais point les dangers d'une mer orageuse; dans ma jeune imagination, sa surface était toujours calme, le ciel était toujours pur. Heureux âge! au moins à mes illusions se joignaient de douces réalités; je n'étais pas seul dans ce jardin!

Je quittai enfin, à pas lents, cette enceinte, non sans me retourner pour la regarder encore. Mon cœur fut oppressé en m'éloignant, et je versai des larmes. Ma douleur fut bien plus vive lorsqu'ayant traversé la cour, et franchi le seuil de la porte, je n'entendis plus le bruit des vieux gonds rouillés; il me sembla que j'étais séparé de tout ce que j'avais de plus cher au monde; ton souvenir même, ô Félicie! ton souvenir ne put me distraire de ma douleur. Je voulus revenir, parcourir encore l'ancien asile; mais, prenant une résolution, je poursuivis sans détourner les yeux. Cependant, arrivé à un point de la route où un changement de direction allait dérober le vieux toit à ma vue, je m'arrêtai un moment, le regardai pour la dernière fois avec un soupir, et m'éloignai tristement.

Jamais je ne reverrai l'habitation de mon père; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'acquérir, le propriétaire inflexible a refusé de se rendre à mes désirs. Aujourd'hui j'apprends par un de mes amis que la maison est dévastée, qu'il ne reste pas pierre sur pierre; un champ remplace ce berceau de mon enfance, où tant d'illusions de bonheur avaient flotté dans une folle imagination pendant les rêves de ma jeunesse... Adieu, lieux jadis fortunés; vous êtes présents à ma mémoire, et dans peu, je l'espère, un dessin fidèle vous retracera aux yeux de mes amis, et embellira ma retraite !!

J. F. CHATELAIN.

## PETITE REVUE THÉÂTRALE.

Depuis l'ouverture des théâtres, plusieurs d'entr'eux ont donné des ouvrages nouveaux : nous ne parlerons ici que de ceux qui ont eu réellement un succès.

THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON. — L'activité la plus grande est toujours à l'ordre du jour à ce théâtre, et l'empressement que le public met à s'y rendre, n'est pas moindre que le zèle du directeur de l'Odéon. *Le Maréchal de Biron* vient d'y obtenir un succès mérité, tant par son propre mérite que par le jeu de Joanny, Perrier, Auguste, Provost, Thenard et M<sup>lles</sup> Charton et Anaïs, auxquels les rôles de cette tragédie ont été confiés. Tout le monde connaît la fin tragique du maréchal de Biron; c'est elle qui fait la catastrophe de l'ouvrage nouveau, remarquable sous le rapport des souvenirs nationaux et sous ceux du style.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — On vient de reprendre à ce théâtre le charmant opéra de *Paul et Virginie*, de MM. Favières et Keutzer, joué pour la première fois, le 15 janvier 1791, mais dont la musique si naturelle, si fraîche et si gracieuse, n'a nullement vieilli. Cette reprise, que nous devons au zèle infatigable du directeur de l'Opéra-Comique, a fait infiniment de plaisir : pouvait-il en être autrement ! sans parler du mérite de l'ouvrage, les décors avaient été repeints, les costumes et accessoires remis à neuf, le rôle de Virginie, confiée à M<sup>me</sup> Pradher, celui de Paul à Lemonnier, ceux des deux mères à M<sup>mes</sup> Belmont et Paul, celui de M. de La Bourdonnais à Huet; enfin rien n'avait été négligé par M. de Pixérécourt pour satisfaire le public, et il a atteint son but. M<sup>me</sup> Pradher a enlevé tous les suffrages comme cantatrice et actrice : ses accens portaient de son ame; aussi la sensibilité, des spectatrices surtout, n'a pu y résister, et les mouchoirs ont fait leur jeu. Les autres acteurs l'ont parfaitement secondée : cette reprise doit indubitablement attirer la foule à l'Opéra-Comique.

THÉÂTRE DE S. A. R. MADAME. — Les auteurs de la pièce nouvelle (*les Combats de Coqs*) s'étant montrés sévères pour leur ouvrage, en le retirant après la première représentation, nous n'en rappelons ici le titre que pour prouver qu'en fait d'activité, ce théâtre n'était pas resté en arrière. A la rigueur, il pourrait se passer de nouveautés; car tous les soirs *la Mansarde des Artistes, le Baiser au Porteur, l'Héri-*

tière, etc., etc., ne cessent d'y attirer une société nombreuse et choisie, qui se félicite des changemens avantageux faits à la salle, embellie par la loge destinée à MADAME, auguste protectrice du théâtre qui porte son nom.

VARIÉTÉS. — Ce théâtre n'a pas été plus heureux dans sa nouveauté; mais il va reprendre sa revanche. En attendant, Brunet, Potier, Lepeintre, etc., et M<sup>mes</sup> Pauline, Jenny-Vertpré, etc., sont là, de même que, tous les soirs, de nombreux spectateurs pour les applaudir.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. Les dissensions dont ce théâtre est à la fois le foyer et la victime touchent, dit-on, à leur fin. Nous le disons avec plaisir. Mais, fidèles à la promesse que nous nous sommes faite de nous borner à ne parler que des ouvrages en rendant compte des théâtres, nous nous tairons sur la cause de ces dissensions, et nous viendrons de suite aux *Deux Officiers*, vaudeville en un acte de MM. d'Artois et Théodore Anne. Cet ouvrage a été applaudi avec raison, surtout une fort jolie scène, celle où Sainval, l'un des personnages, veut faire croire qu'il n'est pas lui. Nous reparlerons de cette pièce qui ne peut manquer d'être vue avec plaisir.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — *Le Mulâtre et l'Africaine*, mélodrame en trois actes, a obtenu un brillant succès à ce théâtre. Nous en donnerons une autre fois l'analyse, trop longue pour l'espace qui nous reste. Un ballet original, des décorations magnifiques, une mise en scène qui ne laisse rien à désirer, et le jeu des acteurs, ne contribueront pas pour peu aux bonnes recettes que promet cet ouvrage.

C. DE M.

~~~~~  
ANNONCE.

— LE TROUBADOUR EN DÉMENGE, ou les *Folies amoureuses*, romanesques et merveilleuses de GASPARD LANGOROSO, orphelin de la Michaille; par HUGUES MILHOT, auteur de *Damis ou l'Éducation du cœur*. En quatre volumes; chez Arthus Bertrand, libraire, rue Haute-Feuille, n° 23, et chez l'auteur, rue de Bièvre, n° 20.

A ce Numéro est jointe la Planche 251.